

Conférence ACAT, 26 novembre 2022
« Paix et Violence : un combat au cœur de l'humain ? »
 Pasteur Jean-François Breyne

Nous publions cette conférence donnée au temple pour sa pertinence malheureusement toujours très actuelle.

Introduction.

Il pourrait y avoir quelque chose de presque obscène à disserter de la violence, tranquillement assis dans une salle bien chauffée, dans un pays riche et en paix, et entre gens bien intentionnés, alors que la violence est ce qui brise, détruit, ravage au plus profond et au plus intime. Parler de la violence ici, alors qu'en ce moment même elle torture, tue et bombarde des maternités, voulant comme effacer toute trace d'humanité ?

Et force est de constater que la violence traverse aussi chacune de nos existences, et parfois même avec fureur, même si elle est plus sourde, plus cachée ou plus intime : comment ne pas penser à toutes ces révélations de viols, d'incestes, mais aussi les violences sociales lorsque l'injustice ou l'impuissance semblent un horizon indépassable, ou d'une façon plus ordinaire encore, la violence de certains deuils qui s'en viennent nous labourer de souffrance en secret...

Je pense à ces lignes de la théologienne France Quéré :

"Jésus prie ses disciples de ne pas tourner la tête vers la nuit compacte de la douleur : rien n'y luit. Le mal ne s'explique pas. S'il s'expliquait, il serait légitime [...] Inutile d'inventorier l'ordre des causes : il est définitivement scellé. Le mal est ténèbres, son énigme ne desserrera pas les dents. Il est donc un mal qui n'a point face humaine, dont ni Dieu ni l'homme ne peuvent rendre compte. La lumière n'est pas derrière nous, dans la profondeur des causes, elle est devant, à l'horizon de nos désirs et de nos volontés ".

Et France Quéré a, selon moi, parfaitement raison. Attention à toute prétention de dire Le mal, de vouloir décrire sa nature ontologique, son origine première, ou que sais-je encore.

Mais avant d'aller plus loin, une précision s'impose, me semble-t-il :

Qu'entendons-nous ici par violence ?

Quelle est l'origine du terme de violence ?

En français, il provient du latin vis : la force en action. Vis a donné deux substantifs : la violence comme déchaînement des forces et viol. On entend des témoignages bouleversants ces jours-ci.

Mais la violence ne peut être ramenée aux seuls conflits. Elle peut s'exercer sans conflits apparents et parfois pendant longtemps avant que les conflits ouverts n'apparaissent.

Que l'on songe à l'antisémitisme français et européen à la fin du XIXème siècle et au début du XXème.

On pourrait la définir comme la négation de l'autre ou le désir de sa suppression en tant qu'être humain pourvu de dignité.

En hébreu, on peut trouver plusieurs mots que l'on peut traduire par violence, j'en retiendrai deux : Rhamas et Pérèkh. Rhamas désigne comme notre mot violence en français tout à la fois l'usage de la force brutale et le viol, mais aussi détruire, rejeter, et également l'injustice ou le vol.

Le mot apparaît 57 fois dans le texte hébreu. La même racine signifie aussi ce qui est chaud, ce qui brûle, au sens propre comme au figuré, ainsi au Psaume 39, 4, dont je cite le contexte :

« 3 Je me suis enfermé dans le silence,
 et plus qu'il n'était bon, je me suis tu.

Ma douleur devint insupportable,
 4 mon cœur brûlait dans ma poitrine.

Obsédé, et brûlé par un feu,

j'ai laissé parler ma langue :

5 SEIGNEUR, fais-moi connaître ma fin

et quelle est la mesure de mes jours,

que je sache combien je suis éphémère ! »



La première occurrence de *rhamas* apparaît en Genèse

6, 11 : Noé, homme juste, fut intègre au milieu des générations de son temps. Il suivit les voies de Dieu, « 10 il engendra trois fils : Sem, Cham et Japhet.

11 La terre s'était corrompue devant Dieu et s'était remplie de violence. 12 Dieu regarda la terre et la vit corrompue, car toute chair avait perverti sa conduite sur la terre. 13 Dieu dit à Noé : 'Pour moi la fin de toute chair est arrivée ! Car à cause des hommes la terre est remplie de violence, et je vais les détruire avec la terre'. »

C'est donc à cause même de la violence que Dieu veut déclencher le déluge.

On connaît la suite du récit et comment Dieu s'engagera à ne plus détruire la terre, avec ces versets magnifiques de Genèse 8 :

« 21 Le SEIGNEUR respira le parfum apaisant et se dit en lui-même : 'Je ne maudirai plus jamais le sol à cause de l'homme. Certes, le cœur de l'homme est porté au mal dès sa jeunesse, mais plus jamais je ne frapperai tous les vivants comme je l'ai fait. 22 Tant que la terre durera, semailles et moissons, froid et chaleur, été et hiver, jour et nuit jamais ne cesseront'. »

¹ In *Si je n'ai pas la charité*, Desclée de Brouwer, 1994, p. 44-46.

C'est en amont de ce récit que je voudrais que nous nous arrêtions dans un premier temps, récit qui peut nous être d'une aide importante me semble-t-il, pour tenter de comprendre, un peu, ce qui se tient en amont même de la violence. Mais avant, je voudrais évoquer un second terme, celui de *Pérèch*, que nous ne retrouvons que 6 fois, mais qui est très riche d'enseignements. La théologienne Marie-Laure DURAND, (*Tu n'émietteras pas ton frère*, Paris, Médiaspaul, 2019) affronte elle aussi la question de la violence, par le biais d'une étude exégétique du mot « brutalité ».

« *Pérèkh* a une racine commune avec le verbe 'émietter'. L'étymologie a parfois une clairvoyance de plus pour décrire la réalité. L'action d'émietter consiste à réduire quelque chose en miettes, à le morceler, à le diviser en petits morceaux, façon puzzle. Brutaliser quelqu'un consiste donc à le réduire en miettes et à l'empêcher de recoller les morceaux » (p. 23).

A partir de récits semblent-ils anodins, M-L DURAND en tire des remarques extrêmement suggestives et pleines d'enseignements. J'y reviendrai par la suite.



Dès le premier verset, l'exclamation d'Ève nous étonne : « J'ai procréé un homme avec le Seigneur. » C'est comme si Ève avait voulu donner à Caïn une double origine : par son père Adam, il est fils du sol (*adamah*, en hébreu) mais il est aussi d'origine divine par l'affirmation de sa mère. Sa parole l'inscrit comme, littéralement, sortie de la cuisse de Jupiter. De plus, Caïn signifie « lance » ou « flèche » (cf Ps 127, 4), donc ce qui est puissant, acéré, pénétrant, dressé. Abel, quant à lui, est doté d'un nom particulièrement étrange, puisqu'il signifie « buée », « petit vent » ou encore « vanité » (c'est le même mot que

nous trouvons dans l'Ecclésiaste : *vanité des vanités, tout est vanité*).

Qui aurait idée de prénommer ainsi son fils ?

Dans le prénom d'Abel apparaît déjà toute l'expérience de la fragilité humaine.

Comme s'il n'était pas destiné à vivre. Juste un « trois fois rien »...

De sorte que, en acceptant le sacrifice d'Abel, Dieu reconnaît celui qui n'était rien, lui donne d'une certaine façon le droit d'être, et rétablit ainsi l'équilibre entre les deux frères.

Mais les deux frères deviennent rivaux le jour où l'un des deux fait l'expérience de la frustration

I. la frustration et la parole impossible.

Première étape de notre parcours.

Il s'agit de Genèse 4, le meurtre par Caïn de son frère Abel. C'est que la fraternité ne va pas de soi ! Ainsi le premier mort de la Bible l'est à l'occasion d'un fratricide. Le récit biblique de Caïn et Abel inscrit la violence, le meurtre, au commencement de l'humanité. Le mot violence n'y est pas, mais le crime y est bien.

Et surtout, il nous est donné d'entraîner ce qui est, peut-être, une des causes premières de ce premier meurtre. La première, assez évidente, est l'impossibilité d'assumer la frustration.

Caïn, en effet, ne supporte pas que Dieu préfère l'offrande de son frère Abel à la sienne.

Et l'on pourrait se demander si la première violence n'est pas celle que Dieu semble infliger à Caïn en lui préférant l'offrande de son frère.

La première, assez évidente, est l'impossibilité d'assumer la frustration. Pourtant, à y regarder de plus près, il n'en est rien.

Mais pour bien le comprendre, un petit détour par l'hébreu et ce qui précède s'impose !

Allons plus loin : Derrière ce qui est ressenti comme un arbitraire divin se cache une expérience humaine quotidienne : la vie n'est pas juste, elle est toujours imprévisible et elle est faite d'inégalités qui ne sont pas toujours logiques et explicables.

Caïn fait donc l'expérience de l'inégalité et il réagit de manière pour le moins inadéquate : la colère bouillonne en lui, dit le texte. Littéralement, **il brûle**, dit l'hébreu.

Pourtant, si Dieu s'est détourné de son offrande, il ne le rejette pas pour autant. Il lui parle, il l'exhorte à ne pas se soumettre au péché.

Notons que le mot « **péché** » apparaît pour la toute première fois ici dans la Bible !

C'est significatif ! Le « péché originel » n'est pas celui de l'histoire d'Adam et Ève, à savoir la transgression de l'interdit divin. Le premier péché, ce n'est pas la désobéissance, c'est de laisser libre cours à la violence qui est là « tapie devant la porte » ou carrément dans la porte comme l'animal (le chacal ?) qui attend de nous mordre.

Le péché est donc la rupture de la relation, une façon de passer à côté de l'objectif initial qui était justement de nous permettre de vivre ensemble.

Suite de la Conférence ACAT, donnée le 26 novembre 2022
« Paix et Violence : un combat au cœur de l'humain? »
Pasteur Jean-François Breyne

Après le meurtre d'Abel, Dieu en appelle à la **responsabilité de Caïn**, l'encourageant à ne pas s'abandonner à la violence, mais Caïn n'arrive pas à gérer ce feu qui brûle en lui. Dieu est immédiatement présent pour questionner et sanctionner (s'est-il d'ailleurs jamais éloigné ?) La réponse de Caïn : « suis-je le gardien de mon frère ? » peut sembler ironique.

Mais qui aurait envie de se montrer ironique dans un moment pareil ?

J'entends plutôt dans cette réponse tout le désarroi de Caïn : il vient de réaliser la portée de son geste et reste stupéfait, choqué.

Quand il découvre les conséquences de son geste, Caïn a peur.

Il découvre aussi qu'il vient de mettre en route la spirale de la violence (« quiconque me trouvera me tuera »).

Il crie alors vers Dieu : « ma faute est trop lourde à porter ».

Et Dieu décide de **protéger Caïn**.

Le signe dont il est marqué ne dit pas la réprobation mais la protection.

Le narrateur insiste ainsi sur le fait que, pour Dieu, la vie humaine, même celle d'un meurtrier, est précieuse. Aucun être humain n'a le droit de prendre la vie d'un autre, fut-il mauvais.

Dieu offre, par sa décision, les conditions d'un avenir en dépit du meurtre.

Il permet à Caïn de s'installer au pays de Nod. Ce pays est situé à l'Est d'Éden, l'Est étant le symbole de l'espérance, là où le soleil se lève, l'espoir d'un jour nouveau.

La suite du récit de Genèse 4 nous apprendra que l'installation de Caïn va permettre la naissance de la civilisation. Sept générations descendront de lui, un chiffre symbolique pour dire un peuple. Parmi ses descendants, il y aura des bergers-éleveurs, des artisans et des musiciens. Ainsi la violence n'empêchera pas la civilisation. La violence n'a pas empêché la vie, même si celle-ci demeure fragile et menacée.

Que faut-il en retenir de ce premier récit ? Un élément me semble déterminant : celui de l'absence de parole. Eve parle. Dieu parle, mais il n'y a pas de dialogue entre Caïn et Abel. Comme le faisait très justement remarquer mon collègue Christian Baccuet lors de sa prédication à l'Assemblée du désert en septembre 2022 :

"Avant de tuer son frère, Caïn ne parle pas. Il a pourtant deux fois l'occasion de parler.

La première, c'est quand Dieu lui demande : « Pourquoi es-tu fâché ? »[v. 6] Que son offrande n'ait pas été reçue favorablement n'est pas un rejet de sa personne. Dieu est en lien avec lui puisqu'il lui parle. Et la question de Dieu est un appel à dire ce qui le ronge. A déposer plutôt qu'à garder au fond de soi. Mais Caïn ne saisit pas la perche. Il reste enfermé dans sa colère.

Il ne répond pas, mais va trouver Abel. Et là, que lui dit-il ? Mot à mot, nous dit le texte hébreu : « Caïn dit à Abel, son frère. »[v. 7] Et le texte s'arrête.

Rien ne sort de la bouche de Caïn. Sa parole est absence de parole, elle est vide.

Absence dramatique de la parole, qui ne permet pas l'espace nécessaire, le dialogue, la relation, et laisse toute la place à la violence, à la férocité entre frères, à la « fréricité », selon le mot attribué à Lacan. **L'absence de parole est le premier pas vers le fratricide.**

Caïn ne dit rien, et cela nous dit beaucoup sur la logique de la violence. L'absence de parole peut tuer...

Et si tout était là ? Si l'une des sources premières de la violence résidait bien dans l'absence de parole, ou plus précisément de l'impossibilité de la parole devant l'injustice et la frustration qu'elle génère ?

II. La prédation et la parole falsifiée.

Continuons notre pérégrination en faisant une étape, avec deux personnages fort peu recommandables, Achab et Jézabel, que nous retrouvons au premier livre des Rois, chapitre 21.

Voici un bref rappel de l'intrigue.

De retour d'une victoire de guerre, le roi Achab convoite la vigne de son voisin mais, celui-ci, Naboth, refuse. Ce refus contrarie énormément Achab. Survient sa femme, Jézabel, qui s'inquiète et se fait expliquer toute l'affaire. Offensée que son royal époux ait pu essayer un refus, elle décide de prendre les choses en main afin de réaliser le désir de son mari. Elle rédige de fausses lettres au nom du roi, qui calomnie Naboth et l'accusent d'avoir blasphémé contre le roi. Naboth est alors lapidé. Achab peut donc prendre possession de la vigne qu'il convoitait.





Comme le dit admirablement Guilhen Antier, professeur à la faculté de théologie protestante de Montpellier, dans un article publié en 2022 et dont je m'inspire abondamment pour cette seconde étape :

"On peut entendre, dans son projet d'acquisition, un désir d'augmenter le bien qu'il possède déjà, et par là de conforter l'image royale qu'il a de lui-même. [...]"

L'expérience de la frustration m'introduit normalement à la limite qui ouvre sur la reconnaissance simultanée de ma propre finitude et de l'existence de l'altérité en face de moi. [...]"

Les rapports sociaux s'organisent autour d'une perte consentie et partagée.

Jézabel, en arrivant dans le scénario, n'essaie pas de consoler son époux en l'aidant à accepter la limite qu'il a rencontrée : elle se sent elle-même immédiatement atteinte dans sa propre identité imaginaire, dans son moi de reine dont le prestige dépend de celui de son royal époux.

Il est d'ailleurs intéressant de noter que lorsque Jézabel se débrouille pour faire accuser Naboth d'avoir maudit le roi, elle est, d'un certain point de vue, sincère : sur la base du récit que lui a fourni Achab, elle ne peut faire autrement que considérer le refus de Naboth comme un crime de lèse-majesté.

Par ailleurs, quand elle vient annoncer à Achab que Naboth est mort, elle omet de préciser les circonstances de sa mort : Achab peut se lever tout à fait innocemment pour aller prendre possession de la vigne tant convoitée...

Qui manipule qui dans cette affaire ? Qui se laisse manipuler parce que, d'une manière ou d'une autre, cela l'arrange ? Difficile de démêler tous les fils... Ce qui est certain c'est que la confusion s'est installée à tous les étages : confusion des places, confusion du bien et du mal, du mensonge et de la vérité, de l'innocence et de la culpabilité, de la vie et de la mort, de l'être et du néant". C'est donc ici la prédation comme réponse à la frustration qui est la cause de la violence.

De quoi s'agit-il en effet ?

De prendre ou de recevoir.

Et voilà bien le cœur du problème, de notre problème, à tous.

On nous a appris à prendre, à être à la hauteur, à savoir tenir notre place.

Ah ! notre place. Cette obsession qui est la nôtre de la place, de ma place.

Je me souviens m'être un jour assis, invité dans un lieu que je ne nommerai pas, et de voir quelqu'un s'approcher et de lui dire à l'oreille : excusez-moi, mais c'est ma place.

Ne rions pas trop vite, car cette remarque fait parabole de notre condition sociale et donc humaine : être à sa place, tenir sa place.

Et pour cela, il faut se battre. Et il faut savoir la prendre, n'est-ce pas ?

Et ce faisant, nous excitons cet esprit de prédation qui demeure en nous, car nous sommes tous, peu ou prou, des prédateurs.

La prédation est à l'origine de notre espèce et de notre survie.

Mais elle est aussi la source de toutes les guerres, de tous les viols et de toutes les violences, comme nous le voyons avec Achab et Jézabel.

Oui, l'homme, j'en ai peur, est un prédateur supérieur.

et c'est bien cela que l'Évangile veut convertir.

et c'est bien de cela dont l'Évangile veut nous libérer : de la loi de la jungle qui est la loi du plus fort, et alors, malheur aux faibles.

Car c'est bien de cela qu'il s'agit : si l'impératif de nos vies est celui de la prédation, alors, immanquablement, c'est la loi de la jungle et que le plus fort gagne.

Oui, mais voilà, aux yeux de Dieu, il y a urgence pour les petits, les perdants, des estropiés de la vie.

Oui, l'Évangile, c'est la promesse d'une sortie possible de ce cercle infernal de la prédation et de la compétition.

L'Évangile, c'est découvrir, émerveillé, que ma place, elle m'est donnée, offerte, par Dieu.

Ma place, je n'ai pas à vouloir la prendre, la ravir, à la seule force de mes petits bras musclés, mais à la recevoir d'un autre, de Dieu lui-même.

Revenons à la conclusion que nous propose notre récit : la parole falsifiée.

Si avec Caïn et l'Abel, c'est l'absence de parole qui provoque le passage à l'acte, c'est ici la falsification de la parole qui le permet. Car il ne suffit pas de parler. Encore faut-il parler juste.

Et pour parler juste, il faut, paradoxalement, accepter de ne pas savoir, de ne pas être certain, de chercher, d'interroger, de s'attarder davantage à la question plutôt que de vouloir des réponses immédiates et rassurantes. Dans ce nouveau monde qui est le nôtre et qui s'appelle réseaux sociaux et hyper-connexion, le risque est plus grand encore, il n'est que de penser aux *fake news* et autres désinformations en tous genres. Et donc, plus grand alors, j'en ai peur, est le risque de la violence.

III. L'absolutisation et la parole chosifiée.

Nouvelle étape dans notre parcours, avec ce récit, le plus redoutable assurément, celui de la fille de Jephté. Nous le découvrons dans le livre des Juges, au chapitre 11, 30 à 40.

Notons chemin faisant qu'il y eut une femme juge, Débora, et qu'une autre femme, Yaël, tint aussi un rôle de premier plan. Mais c'est encore sur une autre femme que nous allons nous arrêter, la fille de Jephthé. Qui est Jephthé ?

C'est un marginal, fils d'une prostituée et d'un notable local. Après avoir été à la tête d'une bande de voleurs, Jephthé accepte de devenir le capitaine des hommes de la tribu de Galaad, à condition de pouvoir rester leur chef après la victoire. Et afin de remporter la victoire, il fait un serment : il offrira en sacrifice quiconque sortira de sa maison à son retour victorieux. Il va remporter la victoire et c'est là que nous le retrouvons :

Versets 33 à 40.

34 Tandis que Jephthé revenait vers sa maison à Miçpa, voici que sa fille sortit à sa rencontre, dansant et jouant du tambourin. Elle était son unique enfant : il n'avait en dehors d'elle ni fils, ni fille.

35 Dès qu'il la vit, il déchira ses vêtements et dit : « Ah ! ma fille, tu me plonges dans le désespoir ; tu es de ceux qui m'apportent le malheur ; et moi j'ai trop parlé devant le SEIGNEUR et je ne puis revenir en arrière. »

36 Mais elle lui dit : « Mon père, tu as trop parlé devant le SEIGNEUR ; traite-moi selon la parole sortie de ta bouche puisque le SEIGNEUR a tiré vengeance de tes ennemis, les fils d'Ammon. »

37 Puis elle dit à son père : « Que ceci me soit accordé : laisse-moi seule pendant deux mois pour que j'aie erré dans les montagnes et pleurer sur ma virginité, moi et mes compagnes. »

38 Il lui dit : « Va », et il la laissa partir deux mois ; elle s'en alla, elle et ses compagnes, et elle pleura sur sa virginité dans les montagnes.

39 A la fin des deux mois elle revint chez son père, et il accomplit sur elle le vœu qu'il avait prononcé. Or elle n'avait pas connu d'homme et cela devint une coutume en Israël

40 Que d'année en année les filles d'Israël aillent célébrer la fille de Jephthé, le Galaadite, quatre jours par an.

Nous avons vu précédemment que la violence est générée par la frustration et l'absence de parole, puis par la prédation et la falsification de la parole à son propre avantage.

Ici, nous découvrons un troisième binôme : **l'absolutisation et la parole chosifiée**. Que se passe-t-il en effet ?

Dans un premier temps, ce serment n'est pas un serment d'allégeance, mais tout au contraire un serment de captation : "si tu, alors je". Il ne s'agit pas d'alliance, d'engagement réciproque, mais d'un donnant donnant, d'une parole qui devient comptable et coupable au lieu d'être relationnelle.

Ce n'est pas une parole qui ouvre à la relation, c'est une parole qui veut exalter le moi et s'assurer de la victoire du moi sur les autres.

Mais tel est pris celui qui croyait prendre.

Notre récit nous le révèle d'une façon tragique.

La jeune femme, elle, est sans nom, ce qui n'est sûrement pas un hasard, car elle n'est pas le sujet de son histoire, elle devient l'objet de la soif de toute puissance de son père.

Notons aussi qu'elle rentre dans son désir, et va l'exhorter à faire ce à quoi il s'est engagé.

Et la parole devient le lieu du piège, car elle n'est plus libre.

Seule une parole libre est véritablement vivante et vivifiante.

La Parole ici est chosifiée, réifiée diraient les philosophes, elle ne fait plus lien mais devient en elle-même chose devant laquelle plus rien n'a le droit d'exister, de résister.

Le signifiant a pris la place du signifié.

Ultime ressort du tragique et de la violence, lorsque nous nous enfermons et nous réduisons à ces paroles que nous n'aurions pas dû dire !

Notons encore l'absence de Dieu dans notre récit : il n'intervient pas pour sauver la jeune femme.

Peut-être pour mieux nous mettre en garde contre toute tentation de vouloir l'instrumentaliser ?

Pour mieux nous faire entendre qu'aucune parole, jamais, ne peut être sacralisée, absolutisée, au risque de la transformer en outil de mort ?

Comme le dit Thomas Römer de notre texte : "il dépeint un Dieu qui peut nous paraître cruel, mais qui s'avère surtout être un Dieu qui se tait face aux aberrations des humains et qui confronte les hommes avec leur propre cruauté^[1]".

Si de l'absence de parole peut résulter la violence, la saturation de la parole par nos désirs de toute puissance et son absolutisation peut aussi provoquer la violence, et la plus tragique qui soit.

IV. La compétition et la parole manipulée.

Nous faisons un saut dans le temps et dans le langage et nous nous retrouvons dans un paysage plus familier peut-être, avec celui du grec et du Nouveau testament.

^[1] in *Dieu obscur*, p. 66



Notre prochaine halte se situe en effet dans l'évangile de Luc, au chapitre 9 (46 à 56), avec un des retours des disciples de mission, et ce récit de nous dévoiler un 4ème piège : celui de **la compétition et la parole manipulée**.

Nous y découvrons les disciples qui ne supportent pas, eux non plus, la frustration et l'échec. Encore et toujours ...

Car devant le non-accueil d'un village de Samaritains, Jacques et Jean, soit deux de ceux qui viennent d'être témoins de la transfiguration du Christ sur la montagne, demandent tranquillement à Jésus : "Seigneur, veux-tu que nous disions au feu de descendre du ciel et de les consumer" ?

On peut s'interroger sur l'état de la compréhension qui est la leur de la mission de leur maître :

Force est de constater qu'ils n'ont rien compris.

Notons que les samaritains représentaient, à l'époque, pour un juif observant d'Israël, un hérétique notoire, dont on devait éviter de s'approcher, sous peine d'impureté rituelle.

Notons également que nos deux disciples ne semblent pas douter de leur pouvoir à faire tomber le feu du ciel à la demande. Mais c'est quelques versets auparavant que je voudrais que nous nous arrêtions d'abord :

46 Une question leur vint à l'esprit : lequel d'entre eux pouvait bien être le plus grand ?

47 Jésus, sachant la question qu'ils se posaient, prit un enfant, le plaça près de lui,

48 Et leur dit : « Qui accueille en mon nom cet enfant, m'accueille moi-même ; et qui m'accueille, accueille celui qui m'a envoyé ; car celui qui est le plus petit d'entre vous tous, voilà le plus grand. »

Je vois dans leur soif de compétition la racine même de l'incompréhension qui les conduira à proposer le feu du ciel sur le village samaritain : "lequel d'entre eux pouvait bien être le plus grand ?"

La question peut sembler pathétique. En tout cas bien puéril.

Mais ne soyons pas trop sévère avec les disciples.

Ils nous ressemblent tellement.

Car leur préoccupation, " Qui sera le 1^{er} ", est bien dans la logique du monde :

Compétition, mérites, faire ses preuves, avoir de la valeur.

C'est la soif de reconnaissance qui nous hante tous.

Autant de choses qui ne sont pas, d'ailleurs, en elles-mêmes, pas forcément négatives.

Mais qui risquent de nous emprisonner, et qui nous condamnent à passer notre vie sur la pointe des pieds. Tant pis pour les aficionados de compétitions et de coupes du monde, je crois fermement pour ma part que l'une des racines de la violence réside très exactement là, dans ce désir de comparaison, de compétition. En tout cas, c'est bien ce que semble dénoncer l'Évangile, que pour être le plus grand, il faut passer devant les autres, et si besoin est, de les écraser !

Survient alors une parole, qui vient nous libérer de cette obsession.

Et c'est la réponse du maître : un enfant.

Car l'évangile ne va pas classer les priorités, les bonnes ou les mauvaises raisons.

L'évangile s'en vient inverser toutes nos logiques. Pour mieux nous en libérer.

Et il proclame l'impensable : le plus petit est le plus grand (v. 48).

Il nous est alors donné de découvrir un autrement possible : où je n'ai plus à prouver, à gagner, à prendre, à revendiquer,

Où nous pouvons découvrir, émerveillé, que vivre, c'est d'abord **recevoir**.

Parce que Vivre, c'est accueillir.

Quiconque accueille, dira Jésus, et 4 fois le mot accueillir va retentir en un seul petit verset.

Accueillir. Recevoir.

Quel rapport avec le feu du ciel ?

Et bien, lorsque l'on ne parvient pas à renverser notre logique de la compétition, fut-elle au service d'une bonne cause, alors la tentation du recours à la violence n'est jamais loin.

Cette fois, c'est d'une autre forme de violence qu'il s'agit, qui se voudrait légitime, lorsqu'on se croit être dans son bon droit : ces hérétiques, qui refusent la main tendue que nous leur offrons, alors, ils n'auront que ce qu'ils méritent, non ?

Et bien non, justement non !

J'ai intitulé cette étape celle "de la compétition et de la parole manipulée", car nos disciples, sans même en être conscients peut-être, manipulent la parole de grâce de l'Évangile et la pervertissent en feu destructeur.

Le feu de la parole du Maître qui doit illuminer les cœurs devient feu destructeur.

Et voilà encore un avertissement redoutable : attention, elle n'est jamais loin, la tentation de la violence, et de sa justification.

On sait, depuis l'expérience de Milgram, que tout homme peut devenir bourreau.

S'il n'y prend pas garde. Même un disciple de Jésus, même Jacques ou Jean.

Ce qui est en cause ici, c'est l'interprétation de la parole du Maître, de sa juste compréhension.

Nous retrouvons le fameux conflit des interprétations que Ricoeur a particulièrement travaillé.

La tentation de la violence, ici, s'appuie sur une certaine manipulation de la parole, de son interprétation : le conflit n'est plus honoré, il est confisqué.

Jésus, lui, va renvoyer les disciples, et de leurs préciser : (Luc 10)

³ Allez ! Voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups.

[...] Dans quelque maison que vous entriez, dites d'abord : « Paix à cette maison. [...] ⁸ « Dans quelque ville que vous entriez et où l'on vous accueillera, mangez ce qu'on vous offrira.

⁹ Guérissez les malades qui s'y trouveront, et dites-leur : « Le Règne de Dieu est arrivé jusqu'à vous. » ¹⁰ Mais dans quelque ville que vous entriez et où l'on ne vous accueillera pas, sortez sur les places et dites : ¹¹ « Même la poussière de votre ville qui s'est collée à nos pieds, nous l'essuyons pour vous la rendre. Pourtant, sachez-le : le Règne de Dieu est arrivé. »

Secouez la poussière de vos souliers, dira-t-il encore ailleurs, reprenant cette image très parlante : ne laisse pas l'échec appesantir ta marche. Reprend ta route, du reste, Dieu s'occupe.

Remarquons que la réponse de Jésus, la seule, en fin de compte, tient en une toute petite phrase : dites : *Paix à cette maison*. Et lors des apparitions du ressuscité, ce sera toujours la même formule : la paix soit avec vous. En grec, deux petits mots : Paix à vous !

La paix, comme seule réponse.

Le mot est dans l'intitulé de la conférence.

V. Reprise et enjeux.

Au commencement, il y a, non pas la lumière, mais le refus de la finitude, de la limitation, de nos frustrations.

Au commencement, il n'y a pas la parole, mais nos fantasmes de toute puissance et nos besoins d'auto-construction par l'avoir et le pouvoir,

et c'est cela qui composent la toile de fond de la violence.

La frustration avec Caïn, l'avoir avec la vigne de Nabhot, le pouvoir Jephthé, Jacques et Jean.

Guilhen Antier de préciser très justement : "Nous est par là révélé l'envers du décor du pouvoir : la quête de pouvoir qui ne connaît aucune limite et ne recule devant rien car elle convoite le *tout*, aboutit nécessairement au *rien*. C'est vouloir jouir d'un surcroît d'être, d'une totalité de l'être, qui est la cause d'un anéantissement de l'être. Qui veut gagner sa vie la perdra ou, pour le dire autrement, c'est un « vouloir toujours plus de vie » qui fait mourir (de même que c'est par la tentation du bien que le mal entre dans le monde)."

Ou pour le dire autrement, avec Marie-laure Durand : la violence « naît de la croyance selon laquelle il n'y a rien au-dessus de soi ». Plus loin : « la brutalité, la violence consiste à se tromper de regard, de rôle, de place, de perspective sur une situation [...] Une personne n'est pas un objet ! Voilà, c'est assez simple. C'est un problème de ton. Et derrière le ton, un problème de regard » ; « La dernière victoire de la brutalité est la trahison de soi » (cf. *Tu n'émissionneras pas ton frère*).

Ainsi, la violence est une question qui se joue moins "en nous" qu'entre nous, dans l'entre-nous, dans cet "entre-nous" qui nous fait humain, ou pas.

Les récits bibliques nous proposent d'appréhender finalement la violence comme la question éthique par excellence, étant entendu que « l'éthique, c'est tout simplement l'étude du comportement humain, en tant qu'il est une forme de communication, en tant qu'il dit quelque chose ou qu'il échoue à le dire ! L'éthique, c'est apprendre à se comporter les uns avec les autres pour être en relation avec toujours plus de profondeur. Une action n'est pas mauvaise parce qu'elle

est interdite, elle est mauvaise si elle sape la communication humaine ».¹

La paix, comme seule réponse.

Le mot est dans l'intitulé de la conférence.

Mais j'ai peur que, lorsque nous entendons ce mot dans l'évangile, nous ne nous trompions de sens. Nous confondons souvent deux réalités qui se cachent derrière la notion de paix : la paix extérieure, en tant que cessation des hostilités, et puis la paix intérieure.

Les deux nous sont à faire.

Mais la première dépend de la seconde. Et la seconde ne dépend pas de nous.

Il y a la paix que l'on reçoit, et puis celle que l'on bâtit.

La paix extérieure, la paix au sens grec (à construire), est donc l'opposé de la tranquillité, de la quiétude : Elle est un risque, un pari, c'est celle des Béatitudes : elle implique un renoncement, et une véritable lutte pour refuser le cercle infernal de la violence. Les grands apôtres de cette paix là, de Jésus lui-même à Martin Luther King, en passant par Gandhi et Bonhoeffer, l'ont payé de leur propre sang.

Dietrich Bonhoeffer d'ailleurs écrivait :

« Le chemin de la paix n'est pas celui de la sécurité.

Car la paix doit être audacieuse ; elle est l'unique grand risque à prendre, et ne pourra jamais être assurée. La paix est le contraire d'une garantie » (in *Si je n'ai pas l'amour*, p. 251)

Cette paix-là, souvent, nous fait peur, et il y a bien de quoi.

Nous ne nous en sentons pas la force. Et il y a bien de quoi.

Peut-être parce que cette paix-là, la paix extérieure, n'est possible en vérité que si nous possédons une autre paix, la paix intérieure.

Cette paix intérieure ne se construit pas, ne se mérite pas.

La paix intérieure relève de la grâce.

Que la grâce et la paix, dit Paul.

La paix est le fruit de la grâce.

Et là, c'est Dieu lui-même qui se risque, qui prend le risque.

C'est cette paix-là que Luc place au début et à la fin de son évangile et dont il parle en renvoyant ses disciples en mission.

C'est cette paix là que le Maître confie à ses disciples : si vous entrer dans une maison, dites : "Paix sur elle ».

Cette paix là est la paix hébraïque : *shalom*.

Et *shalom* vient de *shalam*, en hébreu ce qui est *achevé, terminé, accompli*.

C'est aussi ce qui est *acquitté, rendu, payé*.

Voilà la paix dont nous parlons.

Et cette paix là encore une fois, ne dépend pas de nous.

De nos efforts ou de nos renoncements.

Elle se reçoit, elle est, pour moi, un cadeau du Dieu de Jésus-Christ.

Mais elle se cultive (en français, paix vient de la racine indo-européenne : *PAG*, le pieu, ce qui s'enfonce, à partir duquel le mot paysan est construit : c'est la même racine).

Oui, la paix, ça se cultive.

Car si ça ne vient pas de soi, cela se reçoit, mais cela se bêche aussi, cela se sarcle, cela s'arrose, cela se taille.

La paix intérieure aussi est une lutte, un combat, mais un combat spirituel.

Et pour mener à bien ce combat, l'évangile va nous révéler un secret.

¹ Fr. Timothy Radcliffe, in *Les Chrétiens et la sexualité*, Cerf, p. 68 (Le début de la citation en italique est de Herbert McCabe, dominicain également).

En guise d'envoi : Servir ou se servir, ou le lavement des pieds (Jean 13,1 à 20).

1 Avant la fête de la Pâque, Jésus sachant que son heure était venue,[...]

4 Jésus se lève de table, dépose son vêtement et prend un linge dont il se ceint.

5 Il verse ensuite de l'eau dans un bassin et commence à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge dont il était ceint.

6 Il arrive ainsi à Simon-Pierre qui lui dit : « Toi, Seigneur, me laver les pieds ! »

7 Jésus lui répond : « Ce que je fais, tu ne peux le savoir à présent, mais par la suite tu comprendras. »

8 Pierre lui dit : « Me laver les pieds à moi ! Jamais ! » Jésus lui répondit : « Si je ne te lave pas, tu ne peux pas avoir part avec moi. »

9 Simon-Pierre lui dit : « Alors, Seigneur, non pas seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête ! »

10 Jésus lui dit : « Celui qui s'est baigné n'a nul besoin d'être lavé, car il est entièrement pur : et vous, vous êtes purs, mais non pas tous. »

11 Il savait en effet qui allait le livrer ; et c'est pourquoi il dit : « Vous n'êtes pas tous purs. »

12 Lorsqu'il eut achevé de leur laver les pieds, Jésus prit son vêtement, se remit à table et leur dit : « Comprenez-vous ce que j'ai fait pour vous ?

13 Vous m'appellez "le Maître et le Seigneur" et vous dites bien, car je le suis.

14 Dès lors, si je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez vous aussi vous laver les pieds les uns aux autres ;

15 car c'est un exemple que je vous ai donné : ce que j'ai fait pour vous, faites-le vous aussi.

16 En vérité, en vérité, je vous le dis, un serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni un envoyé plus grand que celui qui l'envoie.

17 Sachant cela, vous serez heureux si du moins vous le mettez en pratique.

Le roi acclamé dans l'incompréhension et le quiproquo des Rameaux maintenant se dévoile.

Le roi troque sa couronne contre un torchon, un tablier.

Cette fois encore, Pierre n'a rien compris !

Car Pierre, lui, a le sens de la hiérarchie.

Il a le sens de ce qu'il faut faire ou non.

Et Pierre le sait bien : un maître ne lave pas les pieds de ses disciples.

Ce geste est celui d'un esclave, ou d'un amant.

Mais pas celui du Seigneur.

Pas de cet homme que Pierre suit depuis 3 ans déjà.

Cet homme en qui lui et ses amis ont mis tout l'espoir d'Israël.

Pas cet homme que petit à petit ils apprennent à reconnaître comme le Messie, l'envoyé, l'oint de Dieu.

Non, décidément, un tel libérateur d'Israël, un futur roi ne peut poser un tel geste, celui de l'esclave, ou celui de l'amant.

Car seul l'esclave recevant le maître, seule l'épouse accueillant son mari accomplissaient ce geste !

Jésus est là.

Il s'est dévêtu, et il a mis un torchon comme tablier. Le voilà à genoux.

Devant Pierre.

Devant moi ;

Devant toi, lecteur.

L'acte est colossal :

Dieu en tablier,

Dieu à genoux,

Dieu esclave,

Dieu amant.

Pierre ne pouvait pas comprendre.
Il ne pouvait pas accepter un tel geste.
Car ce geste s'en vient à jamais bouleverser notre idée même de Dieu.
Le Messie attendu est un messie inattendu.

Ce geste, pourtant, est colossal.
Il se passe de mots. Il n'y a qu'à contempler :

Un Dieu à genoux.
Un roi-serviteur.
Un roi pour le service.
Un Dieu pour servir l'Homme.
Scandale ;
Folie.
Et pourtant !

Une parole : « Vous aussi, faites ceci » !
Un geste et des mots qui s'en viennent à jamais briser la loi de la violence dans nos humaines relations,
un geste qui s'en vient briser à jamais nos idées de hiérarchie et de dignité.

Car voilà la suprême dignité : être suffisamment détaché du souci de soi, de son *ego*, pour pouvoir
prendre le risque de l'agenouillement.

Il ne s'agit pas ici d'humiliation, mais d'un renversement complet de notre logique humaine et sociale.

Inventant du même coup pour nous une nouvelle grammaire relationnelle :

Servir ou se servir, telle sera désormais la question...

Un geste qui nous ouvre à une vie nouvelle, une vie de service, où il n'y a plus à prouver, à être grand,
fort, puissant, sachant et pouvant, mais seulement à être prêt non seulement à donner, mais d'abord à
recevoir !

Donner et apprendre à recevoir.

Tel est ce qui peut découler de la paix donnée et reçue.

Telle est la grammaire de la grâce, celle de la foi !